

Nicholas Boving : *Les Ailes de la Terreur*

Angleterre, 1923

La porte de fer se referma derrière lui avec un claquement sinistre et irrévocable. Hugh Drummond haussa les épaules. S'il y avait un moyen d'entrer, il y avait un moyen de sortir. C'était une loi immuable. Le truc était de le trouver.

Une voix émergea des ténèbres.

– Drummond ? Hugh Drummond ?

Drummond frissonna et se tourna lentement.

– Qui veut savoir ça ? demanda t-il.

Un grand homme élancé jaillit des ténèbres.

– C'est moi, Harry Dickson.

Drummond sourit ; une expression qui transforma totalement ce qui était généralement considéré comme son visage plutôt laid, le rapprochant, sinon de la beauté, mais du moins de quelque chose de présentable.

– Dickson ! Bon Dieu ! Que diable faites-vous ici ?

Dickson frissonna.

– Trois méchants bandits déguisés en garde-chasse ont pointé leurs armes dans mon dos. Il m'a semblé prudent de leur obéir. Et vous ?

Drummond haussa les épaules.

– J'étais dans un pub à quelques kilomètres d'ici, chassant et pêchant, généralement m'efforçant d'oublier la puanteur londonienne, présentement en train de sortir les chiens du propriétaire après le repas, quand j'ai aperçu cet endroit au bout d'un chemin, qui a attiré mon attention. Et comme vous, j'ai rencontré les mêmes gardes-chasses qui m'on traîné ici. Les chiens, eux, ont eu le bon instinct de rentrer chez eux. Il sourit, un peu penaud. Pardonnez-moi d'être si ennuyeux, mais il est important au plus haut point pour moi de savoir pourquoi êtes-vous ici, et combien de temps avez-vous séjourné dans cet endroit ? Après tout, vous êtes assez loin de Baker Street.

– Je suis ici depuis 24 heures, dit Dickson. C'est une longue histoire, alors asseyez-vous.

Quand Dickson eut fini son explication, il y eut ce qu'on appelle parfois un « silence retentissant », car il avait raconté une histoire qui l'aurait fait railler et jeter dehors de n'importe quel club décent de Londres. Non que Dickson, à la différence de Drummond, appartenait à un club décent.

– Vous voulez dire que tout ça est vrai ? Que ce n'est pas un canular cousu de fil blanc ? demanda Drummond.

– Selon le Conservateur du Musée d'Histoire Naturelle, c'est un exemple vivant, respirant, et volant, du pire cauchemar de l'enfer.

– On croirait que vous décrivez ma tante Matilda. Je n'en reviens pas !

– Et pourtant, c'est la vérité, dit Dickson. Imaginez un croisement entre un ptérodactyle de 10 pieds d'envergure, avec la tête d'un crocodile et les griffes d'un aigle, et vous en aurez une idée de la chose.

– Vous peignez le charmant portrait de quelque chose qui devrait être éteint depuis des millénaires. Et où a-t-on trouvé cette chose ?

– Un fermier l'a surpris emportant l'un de ses moutons. Il a vidé deux de ses barils de calibre 12 dessus, sans effet. Il dit que c'est venu du soleil couchant, comme un avion de chasse.

– Il n'a pas essayé de vendre son récit à Fleet Street ?

– Il n'en a pas eu l'occasion, dit Dickson en secouant la tête. Il semblerait qu'un certain Hannay séjournait dans le coin avec un ami...

– Le Major Général ?

– Le même. Arrêtez de m'interrompre comme ça ; c'est irritant. Ce Hannay a vu la chose de ses yeux, et a prévenu tout de suite le Musée d'Histoire Naturelle. Vous connaissez Hannay ?

Drummond inclina la tête.

– Nous appartenons au même club, mais continuez, je vous en prie...
– Eh bien, il semblerait que quelques jours plus tard, Sir Walter Bullivant, que vous connaissez sans doute...

Drummond acquiesça.

– Oui, je sais qui il est.

– Sir Walter, donc, reçut une note manuscrite, avec des photos et des descriptions, et une demande de rançon de 10 millions de livres, faute de quoi l’auteur lâcherait des douzaines de ces monstres sur toute l’Angleterre.

– Comment avez-vous été impliqué dans cette affaire ? demanda Drummond. Oh, bien sûr, je me souviens maintenant ! Vous étiez une sorte d’espion pendant la guerre, n’est-ce pas ?

– Bullivant a voulu garder la chose secrète : une enquête discrète suffira, a-t-il dit. Il s’est rappelé de moi et m’a entraîné dans cette affaire. ”

– Pourquoi n’a-t-il pas fait appel à Scotland Yard ? s’enquit Drummond.

– Il m’a dit qu’il ne voulait pas voir une meure de policiers vagabondant à travers l’Ecosse en posant des questions propres à semer la panique chez les locaux.

– Et le fermier ?

– On lui a donné une joli magot et on lui a recommandé sans ménagements de se taire.

La prochaine question de Drummond fut faussement indifférente :

– A-t-on trouvé quelque chose d’autre ?

Dickson ne fut pas dupe. Il connaissait Drummond depuis la Guerre. Légèrement « cinglé », celui-ci dissimulait une étonnante capacité à découvrir la vérité et traitait alors le problème, quel qu’il soit, de manière efficace.

– En effet. J’ai gardé le meilleur pour la fin. La lettre de chantage était signée.

Le silence devint palpable.

– Est-ce que le nom de Peterson vous dit quelque chose ? demanda Dickson, d’un air narquois.

Le visage de Drummond s’enlaidit et devint granitique. Il se retourna, alla jeter un œil dans le couloir, puis revint.

– Vous avez toute mon attention.

– Je n’en doute pas, dit Dickson en souriant.

– Alors, nous sommes...

– Dans l’Antre du lion, oui.

– Comment diable avez-vous fait pour localiser son repaire ? Ce cher vieux Carl est rusé. Il ne proclame habituellement pas sa présence sur les toits.

Dickson eut un sourire d’autosatisfaction.

– Le problème de ce genre d’endroit, c’est qu’ils ne valent pas tripette comme repaire. Ce ne sont pas des châteaux habitables, loin de voisins curieux. Et vous ne pouvez exactement pas aller frapper aux portes pour demander s’il y a un repaire discret à louer dans les environs, avec de beaux donjons et des caves ; je veux dire, sans risquer d’attirer l’attention...

– Je vous suis, acquiesça Drummond.

– J’ai procédé à une enquête discrète auprès des *bobbies* des villages isolés, des fermiers, et d’un ou deux agents immobiliers spécialisés dans ce genre d’affaires, ce qui m’a permis d’arriver jusqu’ici. Ajoutez à cela que le dispositif de surveillance établi par Sir Walter n’a pas été inutile : il a suffi de donner la description de Peterson et de mentionner qu’il est habituellement accompagné d’une très jolie femme. Vous seriez surpris du nombre de gens qui se souviennent de cette chère Irma.

– Pas étonnant que Bullivant ait été vous chercher !

– C’était élémentaire, mon ami ; tout détective en aurait fait autant.

Drummond digéra les informations que Dickson venait de lui communiquer.

– Je me demande comment ce cher Carl a réussi l’impossible cette fois. Je veux dire, pour l’amour de Dieu, que les dinosaures sont éteints depuis des millions d’années ! On ne peut pas en dégoter un comme ça.

Le visage de Dickson perdit tout son humour.

– C’est pourtant possible, si vous disposez des services d’un savant fou, un certain Docteur Lerne connu pour avoir opéré des transplantations d’organes, tant chez les humains que chez les animaux. Il semblerait que Lerne était un étudiant de Moreau, ou quelque chose comme ça...

Drummond fronça les sourcils, puis eut une illumination.

– Moreau ! Bon Dieu ! Pas le gars qui possédait cette île atroce ? Mais c'était il y a longtemps...

– Le même.

– Comment diable est-il impliqué dans cette affaire ?

Harry secoua la tête.

– Vous m'avez mal compris. Il ne l'est pas, mais Lerne est dix fois plus capable que ne l'a jamais été Moreau.

– Et vous savez ça comment ?

– Peterson m'a gratifié d'une petite conférence d'orientation juste après ma capture.

L'aspect extérieur lourdaud de Drummond se modifia soudainement, tel un serpent changeant de peau. Il parut plus vif, plus alerte. Dickson se demanda pourquoi il s'en étonnait, connaissant les multiples talents de son ami.

– C'est le vieux Carl vous a raconté tout ça ?

– Mot pour mot.

– Alors c'est réellement un monstre unique et fabriqué sur mesure par ce Dr. Lerne qui a été abattu par votre fermier ? dit Drummond, le regard pétillant.

Mais son optimisme redescendit vite quand il entendit la réponse de Dickson :

– Hélas non. Cette chose est une pure création biologique. Dieu seul sait comment Lerne l'a conçue, et le Musée d'Histoire Naturelle est totalement mystifié. J'ai ouï dire d'un rapport sur un groupe de dinosaures qui aurait été découvert dans la vallée de l'Auvergne près de Gambertin. Peut-être que c'est là la source des échantillons de Lerne ? Qui sait ? Mais en tout cas, c'est réel. Et selon les savants, s'il a réussi à fabriquer un monstre, il peut en faire autant qu'il veut. Le détective esquissa un sourire. Il semblerait que votre Peterson ait le sens de l'humour, parce qu'il a appelé cette créature le *Diablosaurus Petersonii*.

– Vous dites que c'est lui qui a signé la lettre de chantage ? demanda Drummond, frissonnant. Carl est sur une pente glissante. Et il n'a aucun sens de l'humour, plutôt un complexe mégalomane. Il se retourna et s'installa près des barreaux. Le problème est, comment diable allons-nous sortir d'ici et lui mettre des bâtons dans les roues ?

– Eh bien, à moins qu'il n'ait l'intention de nous affamer, quelqu'un va bientôt venir avec notre repas. Tout ce que nous avons à faire est de...

– ...Leur coller un pain sur la tête, faire un peu de carnage, attraper Carl et remettre sa bande entre les mains de la police. Problème résolu. Pourquoi n'ai pas pensé à ça moi-même ?

– Si vous persistez dans vos sarcasmes, je peux faire ça tout seul, dit Dickson, en souriant.

Drummond lui rendit son sourire. La notion d'une bataille à venir l'avait mis de bonne humeur.

– Excusez-moi, mon vieil ami, c'est la force de l'habitude ! Votre plan me semble parfait. La seule ombre au tableau pourrait être qu'ils viennent en escadron armé et que nous ayons nos mains attachées dans le dos.

Irma Peterson sortit une cigarette d'un long étui et l'alluma. Elle exhala un panache de fumée et regarda à travers la pièce où Carl Peterson était appuyé à une grande fenêtre.

– Donc, notre ennemi Drummond est derrière les barreaux. Je me demande comment il nous a retrouvés cette fois ?

– Encore sa chance insolente et inepte, répliqua, hautain, Peterson.

– Je me demande si c'est bien une coïncidence, comme il le prétend...

– Pour ma part, je ne crois pas aux coïncidences. ”

– Qu'est-ce que vous comptez faire ?

Peterson continua son étude d'une paire de faucons chassant.

– Passer à l'étape finale, naturellement. Avec Drummond sur place, il ne faut pas courir le moindre risque.

Irma sembla amusée.

– Allons ! Il n'a pas les moyens de nous contrecarrer cette fois !

Peterson posa son regard sur elle.

– Qui sait ? Et puis, il n'est pas seul. Il y a le détective. J'ai entendu parler de lui ; c'est un homme redoutable. Mais nous avons déjà plus de vingt diablosaures dans la grange. Ils sont affamés. Même Drummond et Dickson ne peuvent échapper à de telles créatures.

Irma haussa un sourcil parfait. Il semblait qu'elle désapprouvait cette fin sinistre pour un homme qu'elle admirait, bien qu'à contrecœur. Sans faire de commentaires, elle prit un magazine et, d'un air absent, en parcourut les pages glacées.

Peterson marcha lentement jusqu'à un bureau, prit un cigare et l'alluma avec une évidente satisfaction.

– Je vais voir Lerne, dit-il. Une horloge de cheminée sonna. Nous dînerons à huit heures. Après, j'irai m'occuper de Drummond et de l'autre fou. Ils ne se mêleront plus jamais de nos affaires !

Le Major Général Richard Hannay regarda Sir Walter Bullivant assis derrière son bureau. Le grand homme semblait inquiet.

– Aucune nouvelles d'Harry Dickson? s'enquit Hannay.

Bullivant joua avec un crayon puis le rejeta avec un geste de frustration.

– Rien. Il a manqué son heure de vacation. Cela fait déjà 24 heures qu'on est sans nouvelles de lui. Je vous le dis, Hannay, je commence à me faire du souci pour lui...

– Il peut y avoir beaucoup de raisons expliquant son silence. Il a découvert le lieu où se terre Peterson, mais est sans doute dans l'incapacité de faire son rapport.

L'expression de Bullivant ne changea pas.

– C'est possible, mais sa mission était avant toute d'enquêter et de nous faire part de ses conclusions. Je suis prêt à envoyer l'armée si besoin est. Ce diable de Peterson est sur une presqu'île accessible par une seule route, coupée par la mer à la marée haute, et il a un yacht. S'il se sent cerné, il s'enfuira dans les eaux internationales avant que nous puissions l'en empêcher, et il faudra tout recommencer !

– Vous êtes convaincu de l'authenticité de ce monstre volant ? demanda Hannay.

– Absolument ! Bullivant agita une main dédaigneuse. Ce n'est pas la rançon qui nous préoccupe. Nous avons mille fois les moyens de payer. Mais si nous cédon, rien n'empêchera Peterson de libérer ces créatures. Dieu seul sait qu'il nous hait assez pour cela !

Hannay croisa l'une de ses jambes. Son ton était calme.

– Je suppose que ça vous aiderait si j'y allais y jeter un coup d'œil ?

Bullivant bondit sur l'occasion.

– Vous feriez ça pour nous ? Et votre famille ?

– Mary est à Cannes avec Janet Roylance, et Peter John à l'école, alors je suis seul pour le moment. Un peu d'action serait le bienvenu.

– Je serai diablement heureux si vous pouviez nous donner un coup de main, dit Bullivant.

Hannay se leva.

– Comme mon vieil ami Peter Pinaar l'aurait dit, il nous faut un plan.

Quelques minutes plus tard, le Major General quittait les augustes portes du Ministère d et prit la direction de St James Park, se rendant vers son club. Une flamme brillait dans ses yeux et sa démarche était légère. Puis il prit le train de nuit pour Glasgow.

Carl Peterson pénétra dans le laboratoire de l'ancien château de Dubh. Il admirait le génie de son tout récent complice, Docteur Lerne, mais ses intentions quant au bon docteur n'étaient pas plaisantes. Il se demanda ce que celui-ci aurait dit s'il avait su quel sort lui serait destiné une fois que son utilité prendrait fin.

– Bonsoir, Docteur, dit-il. Je suppose que tout se déroule comme prévu ?

Ce n'était qu'une question, mais le docteur devina la menace voilée. Il abandonna son microscope et repoussa ses petites lunettes rondes sur son front dégagé.

– Vous avez raison. Que puis-je faire pour vous, Monsieur Peterson ?

– Exactement ce que vous êtes en train de faire, docteur, mais en accélérant la cadence.

Le docteur Lerne retourna à son microscope.

– Je regrette, mais parfois, le rythme de la science ne peut pas être accéléré.

Le ton était acerbé. Peterson répondit avec un sourire manquant de chaleur.

– J'ai deux sujets tests pour vous, dit-il.

Lerne leva brusquement les yeux.

– Qui ? Ou ?

Il y eut un frémissement dans sa voix et son regard fixe trahissait un esprit sombrant dans la folie ou sous l'emprise des drogues. Peterson ignora les deux questions.

– De combien de diablosaures disposons-nous maintenant ?

– J'ai décidé de les baptiser des *kraks*.

Peterson haussa un sourcil de colère.

– Leur nom importe peu ! Il s'arrêta. Mieux valait laisser courir. Il avait besoin du docteur, et comme Shakespeare l'avait écrit, qu'est-ce qu'un nom ? Lerne pouvait appeler ses créatures des *kraks*, le monde les connaîtrait néanmoins sous le nom de *Diablosaurus Petersonii* et tremblerait de peur en les voyant.

– J'ai dit : de combien, docteur ?

– Vingt-trois. Plusieurs autres sont encore en incubation. Il s'avança à petits pas. Qui sont ces sujets tests ?

– Deux gêneurs. Montrez-moi vos, euh, *kraks*.

L'enthousiasme de Lerne pour un test fut remplacé par un enthousiasme encore plus vif encore pour ses créations.

– Par ici, Monsieur Peterson, je vais vous montrer...

Peterson sourit en son for intérieur. L'homme était sans nul doute fou, mais un génie. Comment pourrait-on décrire autrement quelqu'un qui avait réussi l'impossible, et littéralement recréé une forme de vie éteinte depuis des millénaires ?

Le docteur le conduisit dans une immense grange de pierre attenante au château par un tout nouveau passage.

Celui-ci s'ouvrait sur une section close constituée d'une grande cage d'acier. Au-delà, il y avait la grange et à l'intérieur étaient arrangés, en rang serrés, toute une série de cage d'acier plus petites. Celles-ci n'étaient pas différentes de celles utilisées pour le transport d'animal dangereux de zoo à zoo. À l'intérieur, faisant de petits bonds, déployant leurs griffes, sifflant comme des soupapes, claquant leurs horribles becs, battant leurs ailes à un train d'enfer, dans un espoir vain de s'échapper, étaient les terrifiantes créatures que Peterson avait surnommé diablosaures.

Carl Peterson était un homme dont les émotions étaient aussi froides que de la glace, mais il était heureux que les cages d'acier les protègent, le docteur et lui-même. Le docteur Lerne avait très vite compris le potentiel que ses créatures lui offrait. L'argent évidemment, plus d'argent qu'il ne pourrait jamais en dépenser tout au long de sa vie. Quant à Peterson, il rêvait de revanche sur le pays qu'il en était venu à haïr. Un déplaisant sourire si figea sur ses lèvres minces. Une revanche contre son ennemi, ce lourdaud de Bulldog Drummond.

Il ressentit une bouffée de colère quand une pensée traversa son esprit. Comment Drummond l'avait-il retrouvé ? S'agissait-il d'une coïncidence, comme l'avait suggéré Irma ? C'était possible bien qu'il ne croyait pas aux coïncidences. Mais comment Drummond aurait-il pu autrement trouver sa piste ? Il retourna cette question dans sa tête, sans y trouver de réponse, jusqu'au laboratoire. Là, il s'arrêta tandis que Lerne le rejoignait. Il jeta son cigare et examina le mégot.

– Je pense que nous devrions organiser cette une démonstration ce soir même après le repas.

– J'insiste, Peterson, dit Lerne, agité. Je dois savoir qui sont ces sujets.

Peterson le regarda froidement.

– Ce n'est pas de votre ressort, Docteur. Il alluma un nouveau cigare et s'éloigna d'un pas nonchalant, lançant par dessus son épaule : Cent, docteur, j'en requiers cent. C'est dans notre contrat, rappelez-vous ?

Une heure après que Bulldog Drummond ait été jeté sans cérémonie dans la cellule d'Harry Dickson, le Major Général Richard Hannay se pencha contre un mur de pierre séchée et stabilisa son télescope dans le V de sa canne. La plage était à un peu plus d'un demi-kilomètre. Le Château de Dubh se détachait sur la mer argentée, illuminé par le soleil matinal. Il ne trouva pas le site particulièrement inspirant.

– La seule chance, c'est d'y aller la nuit, dit-il à l'homme allongé à ses côtés.

Ce dernier, Archie Royce, ne fut guère convaincu.

– Je n'ai pas l'habitude des raids nocturnes, Sir. Je préfère voir mes ennemis de face.

Hannay abaissa le télescope.

– C’est parce que vous étiez là haut à quelques milliers de pieds du sol. Ici, l’obscurité est votre amie.

– Monsieur a-t-il un plan? Le ton d’Archie était quelque peu sarcastique.

– Un simple encerclement devrait suffire.

– Peterson aura posté des gardes faisant des rondes à heures régulières, où mon nom n’est pas Royce.

– Ce qu’il faut, c’est traverser cette chaussée, dit Hannay, réfléchissant. A quelle heure est la marée ?

– Vers dix heures.

– Et la lune ?

– Le premier quartier se lève à minuit.

Hannay releva son télescope et le pointa à nouveau vers le château, puis le referma d’un coup sec.

– Je vais envoyer un télégramme à Glasgow. Je connais quelques garçons de mon ancien régiment pour qui un peu de sport serait le bienvenu.

– Quel est votre plan ? insista Archie.

– Prendre autant d’explosifs qu’on peut entasser dans une charrette et faire sauter l’endroit. Une tonne devrait suffire.

Archie Roylance avait son propre plan.

– Pourquoi ne pas faire venir une canonnière par la mer et réduire ce château en morceaux ?

– Surtout pas ! Mon Dieu ! Pensez au scandale si cela venait à s’ébruiter ! Il y aurait des questions au Parlement. La presse en ferait des manchettes. Le cabinet risquerait de tomber ! Une explosion, cela peut rester encore mystérieux, ou Bullivant peut accuser les anarchistes. Mais si l’un des navires de Sa Majesté venait bombarder un monument historique...

Archie en fut un peu décontenancé.

– Je suppose que vous avez une source pour les explosifs ? demanda t-il ensuite.

Hannay acquiesça, comme si une telle chose était monnaie courante.

– Un camion les livrera ici dans les deux heures à compter de mon appel.

Archie emprunta le télescope. Il examina à son tour le château.

– J’espère que j’aurai l’opportunité d’en découdre. Il s’illumina. On va avoir besoin de carabines.

– Non, dit Hannay. Des carabines seraient inutiles contre ces monstres. Ils sont comme de grands aigles : vicieux et rapides. Il vous faudra des fusils de chasses gros calibre. Le plus grand nombre possible. Trouvez-les, empruntez-les, achetez-les, réquisitionnez-les, volez-les s’il le faut. Et des cartouches, beaucoup de cartouches. Ce ne sera pas une partie de chasse facile.

– Ce fermier a pourtant réussi à en abattre un avec sa pétoire !

– Il a eu beaucoup de chance. Voyez si vous pouvez trouver des plombs #2, ou sinon du #4

Archie se détacha du mur et fit ce que son supérieur lui ordonnait.

– Je serai de retour à l’heure du dîner au plus tard, dit Hannay.

Bulldog Drummond avait l’air d’un ours mécontent. Il poussa un profond soupir.

– Je dévorerais bien une douzaine d’œufs, une livre de bacon, et trois pintes de bière.

– J’étais en train de me faire la même réflexion, mais à propos d’un steak et *kidney pie*, dit Harry Dickson. Quelle heure peut-il être ?

– Trop tard pour dîner, grommela Drummond.

– Vous pensez comme moi. Nous sommes décidément sur la même longueur d’ondes, ce soir

Drummond grogna. Il avait l’air d’un homme concentré sur une tâche requérant un puissant effort.

– Tout va bien, mon vieux ? demanda le détective.

Drummond émit un dernier grognement et ses mains furent, d’un coup, libres ! Il se massa les bras et réchauffa ses extrémités engourdis.

– De la persistance, Harry, c’est ce qu’il faut. Ne jamais abandonner.

– Pourquoi ne m’aviez-vous pas dit que vous essayiez de vous libérer ?

Drummond se leva.

– Je ne voulais pas vous donner de faux espoirs. Il remit Dickson sur pied et le libéra à son tour. Puis il sourit méchamment. Nous disposons désormais de deux atouts dans notre jeu. Tôt ou tard, quelqu’un se souviendra de notre existence. A ce moment-là, nous les assommerons et nous nous

évaderons. Toutefois, quand ils viendront, il faudra faire semblant d'être des modèles de docilité, nos mains toujours attachées notre dos.

– Vous n'êtes pas très convaincant en tant que modèle de docilité.

Drummond se gratta le menton.

– C'est juste. Je ne suis pas un bon acteur, mais la faible lumière ambiante devrait camoufler ce défaut. En attendant, dormons, et récupérons nos forces. Je subodore qu'on en aura besoin.

Joignant le geste à la parole, Hugh Drummond s'allongea, et, quelques minutes plus tard, ses ronflements se répercutaient dans la cellule comme le grondement d'un train express dans un tunnel.

Après un dernier ronflement, ressemblant au son d'un phacochère se vautrant dans sa fange, Drummond se réveilla. Pendant un moment, il demeura allongé, absorbant les informations de son environnement. Puis il s'assit.

– Quelle heure est-il ? demanda-t-il.

Dickson, qui s'était réveillé depuis un certain temps, était debout près de la porte avec une oreille contre l'épais lambris.

– Vous avez ronflé comme un porc pendant huit heures. Comment arrivez-vous à dormir dans de telles conditions ?

– Facile, répondit Drummond. Je ferme les yeux et voilà !

– Tu parles !

– Mais si ! C'est une habitude de vieux soldat, Harry. Dormir chaque fois qu'on le peut. Toujours pas de signe de vie de nos ennemis, je suppose ? Aucun réconfort, pas de bière, pas de bacon, pas d'œufs frits ?

– Aucun signe, en effet. Et il est près de 10 heures.

Drummond s'étira et se mit debout.

– Alors, pas de diner. Probablement que cela vous fera du bien ; la vie à Londres vous a fait prendre du poids, mon vieux !

Dickson était sur le point de répondre pour se défendre, quand il y eut un bruit à la porte. Une voix retentit de l'extérieur :

– Écartez-vous de la porte. Sinon, on vous tire dessus !

Drummond haussa un sourcil.

– Le service est déplorable !

Ils reculèrent contre le mur et Drummond murmura :

– Rappelez-vous que nous sommes supposés être toujours attachés. Gardez vos mains derrière le dos.

La porte s'ouvrit, révélant trois hommes vêtus de tweed, l'un armé d'un fusil de chasse, les autres de Lugers automatiques.

– Salut les gars, dit Drummond faussement jovial. Pourquoi nous avez-vous enfermés ? Mon ami et moi sommes d'innocents randonneurs...

L'un des hommes appuya son Luger contre sa tête, l'avertissant :

– Ferme-la !

Deux autres hommes entrèrent alors dans la cellule, prenant position de chaque côté. L'un d'entre eux demeura dehors. Drummond se demanda si Dickson et lui pouvaient leur sauter dessus et les désarmer, mais conclut que cela n'aurait aucune chance de succès.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

L'homme au Luger le poussa vers la porte.

– Par là ! Suivez cet homme. Ne tentez rien de stupide et vous vivrez un peu plus longtemps.

– Pourquoi profèrent-ils toujours des menaces aussi mélodramatiques ? dit Dickson en soupirant.

– Ils sont livrés l'arme au poing mais sans cervelles, répliqua Drummond se dirigeant vers la porte. Puis il inclina la tête en direction de l'homme dans le couloir.

– Je vous suis, mon ami. Montrez-moi le chemin.

Drummond pénétra dans la salle à manger et s'arrêta. Son visage s'éclaira d'un large sourire.

– Irma, ma douce ! C'est un vrai supplice que de vous revoir. On m'a dit que Carl cherchait à fabriquer de véritables harpies. Ça doit être réconfortant pour vous de savoir que vous aurez bientôt des sœurs. Il jeta un regard à Peterson. Pas aussi dures à cuire qu'Irma, néanmoins. Si j'en crois la

rumeur, un simple bouseux armé d'une pétoire d'avant-guerre vous en a buté une qui s'était échappée ?

– Elle ne s'était pas échappée, Drummond, dit Peterson avec un mauvais sourire. C'était un simple avertissement envoyé par mes soins au Gouvernement pour leur prouver que mes menaces sont bel et bien fondées.

– Vous avez eu de la chance. Cette bête aurait pu finir n'importe où, là où personne ne l'aurait jamais retrouvée.

– Elle avait faim. La nourriture la plus proche était sur le continent. J'ai parié qu'elle attaquerait une ferme.

– Parlant d'avoir faim, reprit Drummond, est-ce que la Convention de Genève ne spécifie pas quelques détails sur l'obligation de nourrir ses prisonniers ? Harry et moi avons été enfermés pendant des siècles, sans même un sandwich.

Irma Peterson tira sur sa cigarette et exhala un mince filet de fumée. Elle regarda Drummond d'un air appréciateur.

– Vous n'apprenez jamais votre leçon, n'est-ce pas, mon hideux ami ?

Drummond se tourna vers Irma, puis vers Dickson.

– Elle n'est vraiment polie ! Je vous ferais savoir, Madame, qu'Harry est considéré comme très beau dans certains milieux.

Carl Peterson s'extirpa de son fauteuil près du feu de cheminée.

– Vous êtes un fieffé imbécile Drummond, dit-il.

– C'est ce que je réussis de mieux dans la vie.

– Ce sera la dernière fois.

– Mon cher Carl, c'est ce que vous avez dit la dernière fois, et je suis toujours là.

– Cette fois, ce sera différent. Cette affaire est mon dernier tour de piste, ma grande sortie, dirais-je, la fin des entreprises peu orthodoxes. Car je suis devenu intouchable. Le Gouvernement le sait et se conformera à mes demandes sans objections. Après quoi, je disparaîtrai.

Drummond fit quelques pas dans la pièce. Il n'y avait plus du tout de gouaillerie dans sa voix.

– Le Gouvernement n'en fera rien. Il haussa les épaules. D'ailleurs, vous serez mort d'ici peu et la question deviendra académique.

Peterson demeura impassible.

– C'est l'inverse qui est vrai. C'est vous qui serez mort, et moi je serai en haute mer, dans les eaux internationales. Il désigna l'une des hautes fenêtres. Un yacht à vapeur est amarré juste en dessous.

Drummond jeta un regard à Irma.

– Je ferais attention, si j'étais vous, Irma. Il se pourrait bien que votre utilité touche à sa fin.

Irma secoua la tête et sourit.

– Vous perdez votre temps, mon cher Hugh.

– Ça valait le coup d'essayer, dit Drummond, maussade.

Carl Peterson l'interrompit :

– Il y a un détail qui m'intéresse : comment nous avez-vous retrouvé ?

– Ce n'est pas moi, c'est Harry. Il est beaucoup plus intelligent que moi. Moi, je ne fais que des bourdes comme d'habitude.

Peterson alla à son bureau, prit un cigare et l'alluma. Il jeta un regard sur Dickson.

– Et vous, comment m'avez-vous donc retrouvé ? demanda t-il.

Drummond rit.

– Cher vieux Carl, vous croyez vraiment que nous ne vous retrouverions pas ?

Peterson l'ignora, et demeura concentré sur Harry. Dickson haussa les épaules.

– Un simple entrepôt spacieux à Londres ou Manchester aurait pu faire votre affaire, mais non, il vous fallait quelque chose de grandiose, de médiéval. Vous avez acheté ce château, fait des travaux... Les paysans et les artisans sont des gens notoirement curieux. Vous êtes passé aussi inaperçu qu'un éléphant. Et moi qui croyais avoir affaire à un maître criminel. Je suis déçu.

– C'est la vieillesse, commenta Drummond. Ça lui a ramolli le cerveau. C'est triste.

Peterson se dirigea nonchalamment vers Drummond, le contempla comme on pourrait examiner un spécimen à travers un microscope, puis le frappa durement au visage.

C'était une erreur.

Il aurait dû le savoir.

Drummond rendit le coup sur le champ. Il devint alors évident que ni lui, ni Dickson n'étaient attachés.

Depuis son arrivée dans la pièce, Drummond n'avait eu une seule idée en tête : semer le chaos chez l'ennemi. Il fallait, de plus, que l'un d'entre eux s'échappe pour aller alerter les autorités. Pendant qu'il bavardait, il avait observé avec soin tout ce qui pourrait éventuellement être utilisé comme une arme potentielle. Il avait repéré un ensemble d'outils en cuivre dans un compartiment près de la cheminée. Un gros tisonnier et une paire de tenailles feraient des armes idéales.

Carl Peterson chancela, trébucha sur le tapis et atterrit lourdement sur le dos, le nez saignant abondamment.

Dickson projeta son coude dans le plexus d'un garde qui se tenait trop près de lui. Il se baissa pendant que le second garde le chargeait. L'homme passa par-dessus son épaule. Le détective lui asséna un coup de jujitsu, et l'homme atterrit lourdement au sol, se cognant la tête contre un pied de table.

Le troisième garde pointa son Luger sur les prisonniers, mais Drummond, comme au ralenti, fit un pas de côté, s'empara du tisonnier et asséna un violent coup dans les tibias de l'homme. Celui-ci s'effondra avec un cri d'agonie. Drummond s'empara alors du Luger.

Irma hurla, non pas de peur ou d'hystérie, mais de rage. Elle fonça vers Drummond comme un chat sauvage, le bourrant de coups, jusqu'à ce que Dickson la saisisse et l'entraîne loin de son comparse.

Une lampe à huile, que Drummond avait remarquée, et qui avait conféré une ambiance chaleureuse à la pièce, fut balayée d'un geste fluide du tisonnier. Elle se brisa contre la grande embrasure de la fenêtre et explosa. En quelques secondes, les rideaux prirent feu.

Les choses auraient pu en rester là, si quatre sbires de plus, portant des bottes à crampons et vêtements de tweed, alertés par le bruit, n'étaient arrivés par une porte adjacente. Armés de fusils de chasse, ils n'hésitèrent pas à charger.

Drummond ne prit pas le temps de réfléchir. Il se précipita vers eux tout en hurlant à Dickson de fuir. Le détective hésita pendant une fraction de seconde, puis, réalisant la logique de l'ordre de son ami, sprinta jusqu'à l'une des fenêtres, esquivant les coups de fusils comme un joueur de rugby, et se précipita au travers de l'embrasure enflammée.

Pendant ce temps, Drummond se battait comme un fou pour protéger les arrières du détective, mais même sa grande force n'était pas suffisante contre quatre gros hommes costauds qui finirent par le plaquer à terre. Il se rendit alors compte qu'il n'avait plus aucun espoir.

Peterson se releva, chancelant sur ses pieds, la main sur son nez ensanglanté. La fureur brillait dans ses yeux. Il pointa un doigt tremblant la porte vers la cave.

– Emmenez-le, siffla-t-il à travers ses dents serrées. Emmenez-le et jetez-le aux Diablosaures.

– Quoi ? Pas de fusillade en règle, Carl ?

– Vous rirez moins quand vous serez confronté aux *kraks* !

Peterson se retourna pour faire face au début d'incendie. La fumée et les flammes avaient commencé à dévorer le bois sec du vieux château. Il comprit que son rêve était en train de tomber à l'eau et que l'heure de la retraite était arrivée. Une partie du plafond en plâtre s'effondra. Il gronda de rage. Irma, le visage couvert de cendres, avança vers lui en titubant.

– Qu'est-ce qu'on fait à propos du Docteur Lerne, Carl ?

Carl Peterson haussa les épaules.

– Bonne question. Qu'est-ce qu'on va faire de lui ? Il essuya le sang de son nez, alla vers le bureau et prit un autre cigare. L'heure est venue pour nous de partir vers des horizons plus cléments, ma chère. Il fit une pause pour allumer son cigare. Peut-être que quelques *kraks* survivront...

Les sbires de Peterson poussèrent Drummond sans ménagement dans la grande cage. La lourde grille d'acier se referma derrière lui et il entendit le bruit des verrous avec une irrévocabilité évidente.

Une voix rocailleuse et grossière, avec un fort accent étranger, lui lança :

– Les cages s'ouvrent en tirant sur des chaînes. Il y eut des rires sans humour. Je vais commencer à les ouvrir.

Drummond vit avec un frisson les portes des cages commencer à s'ouvrir.

– Au revoir, Monsieur Drummond. Faites vos prières. Ce fut un plaisir de faire votre connaissance.

Pendant un moment, Drummond resta debout telle une statue, analysant tous les éléments de sa situation, et faisant le point mentalement sur ses chances plus ou moins minces de s'en tirer vivant.

L'un des *kraks* le repéra, ou dut sentir l'odeur de la viande fraîche, car il dodelina de la tête, ses larges yeux globuleux attisés par la soif de sang. La bête fit quelques enjambées pataudes vers Drummond, faisant bruisser ses ailes parcheminées.

Les poils sur la nuque de Drummond se hérissèrent. Il savait qu'il faisait face au plus grand combat de sa vie, le plus sanglant et le plus difficile de tous ceux auxquels il avait pris part auparavant : pire que les batailles des tranchées où la vie d'un homme se mesurait en jours, voire en heures.

Ses yeux parcoururent les recoins les plus obscurs de la grange, cherchant désespérément de quoi à repousser les monstres. Son visage eut un sourire sinistre quand il découvrit un petit tas de tiges de métal, qui étaient ce qui restait de la construction des cages et avait été abandonné dans un coin.

Ce fut alors une course au finish. Drummond fit une douzaine de grandes enjambées en direction du tas de métal. Le *krak* sauta maladroitement vers lui. Dans les airs, il aurait été maître dans son élément, mais au sol, il était sévèrement handicapé. Pourtant, il était néanmoins rapide et ouvrit son bec redoutable avec un sifflement de colère, révélant une double rangée de crocs qui auraient pu facilement déchiqueter un éléphant.

Drummond s'empara de six pieds de barres d'acier, et se retourna, prêt à se battre, comme s'il avait disposé de *nunchaku*.

Le *krak* hésita, son cerveau primitif essayant de traiter cette nouvelle information. Mais il n'avait pas plus d'expérience qu'un enfant nouveau-né, rien qu'un instinct brut l'amenant à tuer et dévorer. Aussi chargea-t-il sa victime.

Drummond asséna un coup de barre violent sur le bec du premier volatile, puis fit éclater le crâne osseux et déplumé de son congénère.

Du sang gicla sur lui et ses lèvres se retroussèrent en un rictus de dégoût. Mais d'autres *kraks* se précipitèrent déjà en avant, tels des cauchemars vivants, attirés irrésistiblement par l'odeur du sang.

Pendant quelques affreuses secondes, Drummond les contempla. Il les vit dévorer leurs congénères mourants, dont les corps frissonnaient encore. Il comprit qu'il était en train d'être le témoin d'une scène de vie et de mort telle qu'elle avait dû se dérouler dans l'âge lointain des dinosaures — mais aussi telle qu'elle risquait de se reproduire dans le présent si ces créatures s'échappaient de la grange. L'image ainsi créée était terrible à contempler.

Son esprit enregistra vaguement l'odeur de fumée. Il eut une vision rapide des rideaux enflammés. Mais rien n'aurait pu détourner son esprit de l'image épouvantable des *kraks* s'entre-dévorer. Il avait contemplé beaucoup d'horreurs pendant la Grande Guerre, mais rien ne l'avait préparé à cela.

Sir Walter Bullivant raccrocha le téléphone et remarqua que ses mains tremblaient légèrement. Il venait de faire appel à l'armée ; c'est tout ce qu'il pouvait faire. Harry Dickson avait ses ordres : rencontrer Hannay et lui faire un compte-rendu de la situation. Mais que faire au sujet de Bulldog Drummond ? L'homme s'était tiré de situations diablement plus inextricables, mais il semblait que ses chances de sortir vivant de cette affaire étaient minces.

Peterson pouvait être stoppé, mais si ces damnées monstres étaient encore en vie et venaient à s'échapper... Ce fou criminel pouvait très bien les lâcher, juste par vengeance personnelle.

Sir Walter promena une main fatiguée sur ses yeux. Il était las. Il soupira, chercha un cigare et l'alluma. Sa poigne s'était affermie. La petite flamme brûla. Il pensa qu'après la résolution de cette affaire, il prendrait sa retraite. Il avait servi son pays loyalement, perdu son fils unique ; sûrement, c'était suffisant. Mais pour l'instant, il y avait encore beaucoup de travail à faire.

A SUIVRE DANS LE RECUEIL...